Revue de géographie historique

19-20 | 2021

Paysages viticoles, vignobles et vigneron : entre traditions et innovations

Tradition, innovation et rupture : Le château viticole bordelais d'hier à aujourd'hui (XVI^e-XXI^e siècles)

Michel Réjalot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/geohist/2840>

DOI : 10.4000/geohist.2840

ISSN : 2264-2617

Éditeur

Association française de la Revue de géographie historique

Référence électronique

Michel Réjalot, « Tradition, innovation et rupture : Le château viticole bordelais d'hier à aujourd'hui (XVI^e-XXI^e siècles) », *Revue de géographie historique* [En ligne], 19-20 | 2021, mis en ligne le 20 novembre 2020, consulté le 21 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/geohist/2840> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/geohist.2840>

Ce document a été généré automatiquement le 21 novembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Tradition, innovation et rupture : Le château viticole bordelais d'hier à aujourd'hui (XVI^e-XXI^e siècles)

Michel Réjalot

Introduction

Régulièrement assimilés à des lieux de conservation, d'immuabilité et de réalités enracinées dans la « tradition », mais aussi à des « usages loyaux et constants », les vignobles et en particulier les vignobles d'appellations ne sont pas forcément perçus du public comme des lieux organisés autour de l'innovation. On peut ainsi lire que « *La raison d'être de l'AOC est la mise en valeur du milieu naturel (sol, climat) par des pratiques humaines héritées de la tradition.* »¹ On conviendra dans ces conditions que l'innovation est parfois suspecte, suspecte de porter atteinte à une intégrité, à un savoir-faire séculaire, bref à une tradition qui constitue la raison d'être du vignoble et de sa production. Si cela est plus sensible dans le domaine agronomique et œnologique, le géographe ne saurait ignorer d'autres aspects du vignoble dans leurs relations avec la tradition et l'innovation, la permanence et la mutation. En ce sens le vignoble bordelais présente des objets assez singuliers que sont ses « châteaux » pour s'interroger sur leurs dimensions à la fois traditionnelle ou innovante, tant du point de vue de leur structure matérielle que de leur signification plus immatérielle, plus culturelle.

Tout semble en effet montrer une tension certaine entre tradition et innovation à qui veut bien observer attentivement les choses. Encore faut-il définir ce qui relève d'une tradition dans l'objet « château viticole » afin de mieux montrer par contraste l'innovation, le changement, la rupture. Dès lors, entre matériel et idéal, n'est-il pas possible de souligner en quoi les innovations dans les formes, l'organisation et le fonctionnement d'une propriété viticole bordelaise entre le XVI^e siècle et le XXI^e siècles révéleraient les systèmes de valeurs prédominants d'une époque ? Relevant d'un regard de l'auteur sur l'une des spécificités géographiques du vignoble girondin, l'article ne prétend donc pas aborder l'ensemble des dimensions assimilables à la tradition ou à

l'innovation dans l'ensemble du vignoble ou seulement même autour du « château », mais opère et propose un choix dans la lecture, la compréhension et l'interprétation d'un phénomène. D'autres choix auraient été possibles. On tentera ainsi de montrer, comment certaines innovations des XX^e et XXI^e siècles dans l'organisation et le fonctionnement de l'objet « château viticole », transforment une réalité d'esprit agrarien et antiquisant en « objet marchand total ».

I. Le château viticole : une tradition agrarienne et antiquisante (XVI^e-XIX^e siècles)

1 « *O dulce otium honestumque ac paene omnis negotio pulchrius !* »²

A. Entre nécessité et art de vivre : une culture matérielle bourgeoise

1. Les élites locales : un rôle d'acteur décisif

A ses lointaines origines, le « château » viticole bordelais renvoie au processus par lequel les élites sociales modernes convertissent de plus en plus fortement une partie de leur capital financier en capital foncier. Si le vignoble médiéval s'inscrivait dans le cadre du système féodal le plus classique (tenures de la paysannerie et de la petite bourgeoisie relevant de seigneuries ecclésiastiques et laïques), la modernité bouleverse les vieux équilibres sociaux comme les paysages. Car en s'appropriant la terre aux dépens des tenanciers comme des anciens seigneurs, les bourgeois aisés de l'époque moderne sont au fondement d'un processus de substitution ou plus exactement de juxtaposition d'un paysage agraire notabiliaire et savant à un paysage paysan et empirique. A ce titre, on connaît bien le rôle tenu par les milieux de robe en général, et notamment les parlementaires. Ces familles bourgeoises, issues de lignages gascons en voie d'ascension sociale, multiplient les acquisitions foncières en s'efforçant de constituer de nouveaux domaines juridiquement bien dégagés de l'ancien cadre féodal. Ces dynasties bourgeoises conquérantes sont toutes d'origines locales, ayant vu leur situation sociale s'affirmer lentement, à travers plusieurs générations, et bien souvent par le moyen d'une réussite d'abord marchande, généralement complétée par des acquisitions de charges et d'offices. Les exemples sont légion : les Pontac bien entendu, mais aussi les Mullet à Latour, les Lestonnac à Margaux, les Saubat de Pommiers à Lafite, les Pichon à Pauillac, les Guilloche à la Louvière, les Sauvage à Yquem, les Mirat, les Roborel, les Filhot en Sauternais... La liste est quasiment interminable.

L'investissement dans ces domaines ruraux et ces « maisons des champs », pour reprendre la terminologie alors en usage, s'inscrit dans un processus à la fois économique, social et culturel.

2. Des fonctions variées

Pour les notables urbains, la possession d'un domaine rural guère trop éloigné de la ville permet de répondre à un certain nombre d'exigences et de contraintes de la vie. Ce domaine est en premier lieu une source d'approvisionnements agricoles, qui, en tout temps et plus encore en période de disette, voire de famine, garantit un minimum de ressources alimentaires accessibles. Ainsi, ces domaines agricoles des notables, petits ou grands, résidences d'agrément ou domaines d'exploitation, sont conduits en polyculture-élevage. La viticulture y occupe certes une place importante et même sans

doute croissante entre le XVI^e et le XX^e siècles, mais elle ne constitue jamais une monoculture. Le domaine agricole de la campagne bordelaise tend généralement vers deux objectifs : garantir un recours alimentaire pour la famille du maître et sa domesticité tout en développant une culture commerciale de rapport.

Le bourdieu ou la maison des champs ont encore une autre importance pour les élites. Ils permettent de garder la distance avec la ville, et plus précisément de la fuir lorsque cela est nécessaire. En période d'épidémie, il est d'usage de se réfugier à la campagne. On quitte aussi la grande cité en période d'agitation politique, lors de révoltes populaires. Le temps que l'agitation soit passée, que l'ordre soit rétabli, on se tient volontiers à la campagne, loin des dangers de l'émeute.

On ne saurait encore négliger l'enjeu du paraître et de l'affirmation de soi que l'aménagement de ces domaines et demeures exprime. Car les lignages bourgeois français, attachés à leur réussite, économique mais tout autant sociale, suivent patiemment une véritable stratégie patrimoniale, fiscale et sociale, qui passe tôt ou tard par l'acquisition de terres, par la détention d'un solide patrimoine foncier. Ce patrimoine foncier est considéré comme un capital moins sujet aux revers de fortune que le capital marchand. Mais il est aussi un signe tangible de réussite économique et d'affirmation de la puissance familiale, à l'image de l'ancien seigneur.

Plus tardivement enfin - pas avant le XVIII^e siècle - ces demeures et domaines agricoles prennent une valeur croissante dans le sens du repos, de la villégiature et des loisirs, d'un certain hygiénisme aussi. La demeure bien sûr, mais aussi son parc et ses jardins sont de plus en plus recherchés en tant qu'outils et supports de la vie familiale et sociale, non seulement à des fins de réception, mais aussi dans une perspective de retour à la nature. Cet usage se conserve jusqu'au XX^e siècle, et l'on reçoit « dans sa campagne » parents, amis et connaissances selon les principes de sociabilité et de mondanité bourgeois, dans une rupture recherchée d'avec la ville :

« J'avais trois frères, une sœur, des cousins et des cousines que j'entends rire encore sous les arbres de château Lange.

Château Lange était « du côté de chez ma mère », à Gradignan, près de Bordeaux, au bord de la grand'route qui va vers l'Espagne. (...) Que les distances étaient longues autrefois ! Je me rappelle, à la fin de juillet, par les soirs de poussière et d'horrible chaleur, du trajet en landau jusqu'à Château Lange. Ces sept kilomètres nous étaient un véritable voyage. Je renifle encore l'odeur de la ville, en ces années d'avant les autos. Le pavé sec, mais imprégné d'urine de cheval, avait été chauffé tout le jour, et dégageait, le soir, une odeur de cirque. Pas un souffle ; on passait la barrière de Saint Genès. Vers Talence, aux relents d'acide hippurique, commençait de se mêler un parfum d'herbes brûlées, de vaches et figuiers chauds. « Ça commence à sentir la campagne », disions-nous. Et soudain apparaissait une tour qui nous annonçait l'approche de Château-Lange »³

3. L'art de bâtir aux champs : autour de quelques schémas bordelais

Dans ce fouillis de constructions rurales, un regard superficiel aurait probablement du mal à déceler un type véritablement local. Pourtant, du XVII^e au XIX^e siècles, s'est perpétuée une forme de bâti (mais d'autres pourraient être évoquées) que l'on retrouve dans tous les territoires viticoles du Bordelais. Il s'agit évidemment de ce qu'il est convenu d'appeler localement une « chartreuse », soit une demeure spécifiquement rurale, d'architecture savante, présentant un corps central, fréquemment dominé par un fronton, entouré de deux ailes symétriques. L'ensemble se signale surtout par un plan barlong et l'absence d'étage, conférant une allure basse et allongée. Nombre de ces chartreuses sont enfin installées au-dessus de caves semi-enterrées, servant au

stockage et à l'élevage des vins (Doc. 1). Non sans quelques équivalences de genèse et de fonction avec la bastide provençale ou la folie francilienne, ces vieilles bâtisses entourées de parcs et de jardins soigneusement élaborés et entretenus, ont nourri l'affection et l'attachement marqués de bien des familles bordelaises :

« Dans cette longue chartreuse, tellement imprégnée de nous que ma pensée ne peut la dissocier de notre vie et où nous couchons sur les chais - selon la tradition girondine -, mon père se fit une retraite. Depuis un siècle, les siens peu à peu l'avaient transformée. Du côté des coteaux, c'était un perron et, dans le jardin, ces magnolias que mon grand-père avait apportés dans de petits pots (...) Modeste jardin qui fut pour nous un éden caché ! »⁴.

Document 1 : Le château Plaisance à Macau.

Ce domaine viticole d'une quinzaine d'hectares, agrémenté d'une élégante chartreuse édifiée fin XVIII^e siècle sur un soubassement à usage de chai, pourrait être considéré comme un idéal type du « château viticole » bordelais traditionnel. Cliché : M. Réjalot, septembre 2021.

On est en droit de supposer que ce goût bourgeois de la « demeure de campagne »⁵, qui s'est étalé sur plus de quatre siècles (les dernières constructions datant de la fin du XIX^e siècle et du tout début du XX^e), a cependant suivi les modes esthétiques et architecturales. En conséquence, cet ensemble de plusieurs milliers de demeures ne présenterait aucune unité stylistique. Et il est certain que l'on rencontre un peu de tout, du gothique tardif, début XVI^e, jusqu'aux styles bigarrés du XIX^e siècle, en passant par le maniérisme, le baroque, le classicisme et le néoclassicisme, le néo-palladianisme. Cependant ne serait-il pas possible de repérer une ou des tendances, un esprit plus général ? De fait, il se dégage du bâti rural bordelais une nette tonalité classique, laissant les autres sensibilités plus à la marge. Car

« les signes de l'art de bâtir – colonnes, pilastres, entablements, corniches, chambranles et linteaux moulurés, frontons, désignent l'appartenance de la bâtisse à l'univers classique légué par la civilisation gréco-romaine. Si l'on excepte les

manoirs antérieurs au XVI^e siècle et l'exotisme troubadour et éclectique tardif, au XIX^e siècle, le modèle antiquisant domine aux champs (...) (Rabreau, 1994).

Quoi qu'il en soit, on ne comprendrait pas le sens profond de l'obsession bourgeoise pour cette culture matérielle de la propriété agricole et de la maison de campagne, pendant toute la période moderne et tout le XIX^e siècle, sans relier le phénomène au système de valeurs réglant plus ou moins inconsciemment le rapport à l'existence et au monde de ces notables urbains.

B. A l'arrière-plan du château viticole : une culture idéale propre à la bourgeoisie française

1. Une société viticole pénétrée des valeurs humanistes

On a vu, plus haut, que le groupe social moteur des transformations du vignoble et de la campagne bordelaise à l'époque moderne était celui de la bourgeoisie, et spécialement la bourgeoisie parlementaire. Il convient dès lors de s'intéresser à la culture idéale prévalant dans ces milieux de robe, dont on peut supposer qu'elle fournit un cadre de perception du monde, permettant d'expliquer, au moins en partie, le sens de l'action.

Ces parlementaires bordelais et plus largement tous les groupes de robins, donnent un ton nouveau à la culture bourgeoise française. Ce ton nouveau - par rapport à la culture médiévale - est tout d'abord celui de l'humanisme. C'est par les milieux bourgeois et par la robe en général qu'une forme spécifique de l'humanisme moderne se développe et se répand en France. Cet humanisme véhicule au premier chef les schémas intellectuels élaborés par les Anciens. Et ces schémas se repèrent facilement, par exemple à travers le contenu des bibliothèques parlementaires, dans lesquelles « *L'Antiquité était le modèle inégalé dans tous les domaines* » (Figeac, 2001). De la même façon, la représentation bourgeoise du monde s'élabore à travers l'éducation, plus particulièrement l'éducation que les collèges (largement destinés et fréquentés par la bourgeoisie) mettent en place à partir du XVI^e siècle :

« Le collège est le reflet d'une société dans ce qu'elle a de plus profond ; il est à l'image de ce qu'elle veut être, la représentation idéale qu'elle se donne d'elle-même. A son tour le collège consolide, accélère les tendances auxquelles il doit ses caractères essentiels. » (Gascon, 1977).

- 2 Un exemple bordelais nous confirmera le poids de cette influence humaniste dans le processus éducatif des élites locales. Ainsi des enfants de François Arthus Le Comte, président au parlement de Bordeaux à partir de 1637, qui « reçurent une éducation des plus classiques (...) Jacques et Jeannot (...) devaient être élèves au collège des Jésuites avant 1650 (...) Tous les enfants reçurent une éducation conforme à l'idéal du temps dans les milieux de magistrats, culture classique appuyée sur les œuvres des Anciens, Sénèque, Tacite et Cicéron » (Coste, 1997). Précisons alors quelques éléments clés de cette culture tirée des œuvres anciennes.

2. Préjugés anti-économiques

A travers l'omniprésence intellectuelle des Anciens, la bourgeoisie se pénètre de leurs normes et préjugés, entre autres de leur conception du travail et de l'activité économique. Or l'activité économique est le fait des catégories inférieures, et ne convient guère à un homme libre. Le commerce est plus particulièrement condamnable, car largement perçu comme un vol : « *Vils sont encore à considérer ceux qui achètent aux marchands pour vendre aussitôt : ils ne gagneraient rien en effet s'ils ne*

trompaient beaucoup » (Cicéron, *De officiis*). Ainsi Montaigne lui-même n'hésite pas à paraphraser Sénèque lorsqu'il nous dit qu'en matière de commerce « (...) *le profit de l'un est le dommage de l'autre* »⁶. Mais si le commerce est condamnable pour les Anciens, l'agriculture apparaît comme une activité moralement bonne et digne du citoyen : « *Mais de toutes les entreprises dont on retire quelque bénéfice, rien n'est meilleur que l'agriculture, rien n'est plus productif, rien n'est plus agréable, rien n'est plus digne d'un homme et d'un homme libre* » (Cicéron, *De officiis*). Et si, toujours selon les Anciens, le grand commerce est moins condamnable que le petit, il convient cependant de s'en retirer dès que possible afin de convertir cette richesse acquise particulièrement vile en une richesse honorable. La richesse change en effet de nature lorsque « (...) *ce commerce rassasié de gains ou plutôt satisfait, s'est transféré, comme souvent, de la haute mer au port, du port lui-même en des possessions en terres.* » (Cicéron, *De officiis*). C'est donc bien l'éthique de Cicéron et de l'ensemble des auteurs anciens qui sert de modèle de conduite aux notables bordelais de l'époque moderne et explique ce mécanisme grandissant de conversion des fortunes marchandes en terres, demeures et vignobles.

3. Entre affirmation du cru, rente foncière et *otium*

Toujours sur le plan idéal, la mutation progressive d'une large part du vignoble populaire en un vignoble de notables, qui démarre dès la fin du XV^e siècle, introduit des catégories juridiques inédites qui achèvent de briser le rapport féodal à la terre pour lui substituer un rapport profondément renouvelé. Pour dire les choses de façon simplifiée, la pleine propriété du sol remplace lentement mais inexorablement la possession de droits sur le sol. Ce bouleversement juridique dans le vignoble est là encore le produit de la modernité bourgeoise française, à travers l'effort séculaire que celle-ci produit pour refonder le rapport à la terre à partir des catégories du droit romain et non plus des usages et coutumes médiévaux (Ellul, 1969, 1976). C'est en ce sens que l'assimilation moderne du vin à la propriété agricole dont il est issu, traditionnellement interprété comme la découverte et la mise en valeur de l'agrotier, peut s'interpréter différemment. Elle peut en effet se comprendre comme un prolongement naturel du « droit de propriété », depuis la terre jusqu'au produit de la terre. D'une part, une limpidité de lecture entre la terre et son propriétaire unique autorise une assimilation de l'un à l'autre autrefois peu probable au vu de la diversité des ayants-droits. D'autre part, les raisins et le vin issus de cette terre ne sauraient plus supporter un quelconque coupage sans que celui-ci ne soit perçu comme une atteinte caractérisée à la pleine propriété sur l'objet.

Mieux définir et présenter le vin par rapport à sa propriété d'origine bourgeoise, bien plus prestigieuse que la propriété paysanne, c'est aussi le moyen de construire et améliorer la rente foncière. Or la quête et l'amélioration de la rente foncière, pour des catégories sociales qui dépendent d'elle sous peine de déroger, restent un besoin permanent, un souci de tous les instants. Tout cela explique à quel point, à l'époque moderne et même au-delà, l'accès à la propriété foncière est toujours le moyen de mener une existence conforme aux préjugés moraux, c'est-à-dire exempte des activités mercantiles devenant incompatibles avec certaines positions, à plus forte raison avec l'état de noblesse qui reste à terme le but ultime de l'ascension bourgeoise : ainsi « *Le bourgeois voit dans la terre, non un domaine au sens ancien du mot, mais une source de bénéfices qui lui permettront de mener la vie de rentier* » (Pernoud, 1947). Car cette rente foncière est évidemment ce qui, contre le *negotium* du marchand, permet de mener une existence oisive, une existence organisée autour de l'*otium*, qui définit dans l'ancienne

France une forme supérieure de distinction sociale. N'est-ce pas dès lors cet *otium*, qu'un observateur de Bordeaux et du Bordelais au XVIII^e siècle semble apprécier dans sa découverte des périphéries de la ville ? :

« Il faudrait (...) avoir été un mois ou deux à la campagne dans ces belles maisons qui sont aux environs pour pouvoir se persuader des grands délices qu'il y a d'être dans ce país » (Alquié, 1738).

C. Entre idéal et matériel : une progressive cristallisation dans le concept de « château viticole »

Le lecteur aura noté que, depuis les premières lignes de cet article, sont évoqués des « maisons de plaisance », « maisons des champs », « chartreuses », « bourdieux », « domaines ruraux », « domaines d'exploitation », « domaines d'agrément », voire des « crus », mais que l'expression « château viticole » n'a guère été utilisée. C'est que celle-ci n'apparaît dans le vignoble que tardivement, vers le milieu du XIX^e siècle (Roudié, 1994). Le succès rapide du vocable dans la deuxième moitié du XX^e siècle et son extension à l'ensemble du vignoble a toujours posé question. Pourquoi ce terme de « château » ? Que désigne-t-il exactement ? On peut sans doute dire, en simplifiant, que c'est dans cette expression que se cristallisent la plupart des éléments matériels et idéels décrits plus haut quant au long processus d'aménagement viticole et paysager conduit à l'époque moderne. Pour tenter de dire les choses encore plus simplement, l'expression château viticole exprime la synthèse entre le phénomène de la maison de campagne des notables bordelais et le micro-territoire viticole, prenant valeur de cru particulier, que ces demeures et leurs dépendances commandent.

En ce sens, le château viticole n'est pas sans parenté avec la « quinta » portugaise. Mais à la différence de celle-ci, le « château viticole » ne se contente pas de produire du raisin pour le livrer à des vinificateurs, il le vinifie et certifie l'origine géographique du vin qu'il élabore, encore garanti contre tout ajout de raisins ou de vin issus d'une autre propriété. Tout au long du XX^e siècle, les tribunaux, au travers de nombreux arrêts, ont élaboré un sens précis, un sens vitivinicole, à cette expression bordelaise. Le « château » bordelais n'est donc pas une simple expression, c'est un concept de viticulture (Réjalot, 2020). C'est dans ce concept que s'est fixée la tradition locale, celle d'une région viticole structurée par et autour de propriétés bourgeoises. Ces domaines dits viticoles, en vérité conduits en polyculture élevage, bien souvent organisés autour d'une demeure et de communs d'esprit classique, entourés de jardins, donnaient à voir une « *oeuvre de civilisation* » (Pijassou, 1980), patiemment élaborée quatre à cinq siècles durant. Ils exprimaient dans leur mode de fonctionnement comme dans les paysages l'idéologie et les valeurs romanistes d'une certaine bourgeoisie française, attachée à une économie plus productive que marchande, à un idéal de vie recherchant l'*otium* et évitant, minimisant ou dissimulant le *negotium*.

Cependant, au moment même où, au XX^e siècle, le « château viticole » se voyait juridiquement et agronomiquement défini, parvenant à la plénitude de sa signification viticole et culturelle comme à sa pleine expression paysagère, un certain nombre de ruptures et d'innovations devait troubler ce schéma réputé traditionnel.

II. Vers un nouveau château viticole, « objet commercial total » (XX^e-XXI^e siècles)

A. Une appropriation par un capital d'origine toujours plus extérieure à la région

Nous avons vu combien le processus d'élaboration de cet objet vitivinicole baptisé sur le tard « château » procède d'une dynamique régulière de mutation de capital marchand, ou financier, en capital foncier. Et le capital marchand à l'origine de ces conversions, depuis les origines, était très majoritairement d'origine locale. C'est Bordeaux en tant que place commerciale et surtout port de commerce international qui a engendré ces générations de négociants, d'armateurs et de banquiers, convertissant tout ou partie de leur fortune acquise en terres et autres immeubles (Butel, 1991, Réjalot, 2003). Mais si le processus de conversion du capital marchand en biens fonciers a des siècles durant mobilisé des ressources d'origine bordelaise, il n'en va plus de même aujourd'hui et l'origine géographique et sociale de ce capital s'est largement diversifiée.

A vrai dire, dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, quelques capitaux extérieurs à la région étaient venus s'investir dans le vignoble. La haute banque parisienne (Rothschild, Fould, Pereire...) avait commencé à manifester son intérêt pour l'acquisition de grands crus. Le processus restait cependant très limité, ce qui n'est plus du tout le cas en revanche à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle qui voit une intense diversification géographique et sectorielle des flux entrants. Il est probable que ce capital d'origine extérieure soit aujourd'hui majoritaire dans la dynamique d'acquisition et d'investissement. Peut-être - sans doute - ces flux pourraient-ils faire l'objet d'une typologie par périodes, par régions d'origine, par catégories d'acteurs. Signalons rapidement la vague des capitaux japonais, dans les années 1970 et 1980, peu durable tout compte fait, à plus forte raison si l'on tient compte des nombreux retraits. Dans les années 1990 et 2000, on a aussi beaucoup parlé de l'arrivée des « ZINZINS », phénomène réel, mais sans doute moins important qu'on ne l'a dit en regard d'autres catégories d'acquéreurs. Remarquables encore sont, à partir des années 2000, les capitaux chinois qui, en 2016, totalisaient plus d'une centaine de châteaux passés sous leur contrôle (Schirmer, 2020). Si les médias ont aussi régulièrement rapporté l'arrivée des groupes de luxe, on soulignera plus volontiers que parmi ces différentes catégories d'investisseurs, les plus nombreux et les plus discrets sont ces représentants du monde des affaires, dont beaucoup issus des différents secteurs de la distribution moderne (Réjalot, 2003, Schirmer, 2020). Dès lors, l'innovation que constitue la diversification géographique et sociale du capital entrant dans le vignoble, qui se corrèle encore à la libéralisation et la mondialisation des flux financiers, ne se conjugue-t-elle pas malgré tout avec la tradition par laquelle une fortune récemment acquise dans les affaires, toujours un peu suspecte, s'ennoblirait dans l'acquisition d'un « château » en Bordelais ?

B. Spécialisation viticole quasi totale

Alors que les domaines ruraux de la bourgeoisie bordelaise avaient été très durablement conduits en polyculture-élevage, le XX^e siècle marque là encore une rupture avec les usages anciens. De nos jours en effet, le château bordelais se comprend

volontiers comme une exploitation spécialisée dans la viticulture. Les domaines pratiquant encore la polyculture-élevage étaient devenus rares, cantonnés à quelques vastes propriétés de la rive gauche, dépassant la centaine d'hectares, incluant dans leurs surfaces des terres aujourd'hui jugées inaptes à la viticulture (palus, sables des landes...). Pourtant, dans nombre de domaines, l'œil repère sans difficultés d'anciens poulaillers, étables, porcheries, granges et greniers divers témoins des anciens usages agricoles. À la lumière de cette longue tradition polyculturelle, la spécialisation peut être considérée comme relativement récente, comme une innovation. Elle s'explique sans doute par plusieurs facteurs. Dépassant largement le cadre du vignoble girondin, la simplification des traditionnelles « polycultures aquitaines », en lien avec l'introduction du productivisme, du besoin d'amortissement financier des investissements en capital technique, pourrait sans doute être évoquée. De fait, les propriétés girondines ont tout simplement accentué leur orientation technico-économique vers leur principale culture commerciale, considérée comme la plus rémunératrice sur le long terme, quand les surfaces consacrées aux autres spéculations, ne dépassant pas quelques hectares, ont perdu toute viabilité économique. En ce sens, l'ancienne ceinture laitière bordelaise, qui justifiait le maintien d'un élevage bovin dans bon nombre de propriétés, s'est rapidement dissoute après 1950-1960 au profit des spécialistes bretons. Dans le même ordre des choses, le souci pour le maître du domaine de se prémunir contre tout aléa alimentaire a disparu au rythme de l'entrée dans la société de consommation. Enfin l'introduction de la fertilisation chimique dans le vignoble rendait inutile, comme en bien d'autres régions de culture, l'intérêt traditionnel pour la fumure animale.

Cependant, l'innovation agronomique, sous la prise de conscience écologique et la contrainte environnementale, reviendrait-elle à la polyculture-élevage, voire à l'agroforesterie ? S'il est encore trop tôt pour conclure de façon décisive, il est certain que des changements vont en ce sens. Dans les grands crus de façon sans doute prioritaire, comme à Saint-Emilion au château Cheval Blanc. Sont réintroduits en effet non seulement les arbres fruitiers dans les vignes, rétablissant un paysage de champs complantés, mais aussi les animaux d'élevage, des brebis jusqu'aux abeilles. Et des domaines viticoles moins prestigieux emboîtent le pas, tel le château Dubraud dans le Blayais ou au château le Parvis de Dom Tapiau dans les Côtes de Bordeaux, et d'autres encore. Mais ici une interrogation surgit forcément : doit-on véritablement parler d'innovation ? N'est-ce pas plus exactement un retour à des modèles anciens, à une tradition oubliée et retrouvée ?

C. Fin de partie pour le château castral, pour la « maison des champs »

En matière de château vitivinicole, l'une des innovations les plus nettes par rapport à des siècles de tradition se lit de toute évidence dans l'art de bâtir à la campagne. On doit bien constater en effet que la construction ou le réaménagement de vastes demeures destinées à l'habitation pour le propriétaire s'est brusquement ralenti vers 1850-1860 et s'est complètement interrompu après 1914. Cet arrêt de la construction des maisons des champs interroge. Que s'est-il passé entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle qui a détourné les Bordelais de leur goût séculaire pour l'aménagement de « villas » champêtres ? Sans doute est-ce justement que, en lien direct avec la révolution ferroviaire qui bouleverse les mobilités, la « villa » quitte la campagne pour

inexorablement gagner les littoraux, devenus le nouvel horizon de la villégiature et du loisir bourgeois. La villa balnéaire remplace la villa champêtre, déclassant très rapidement le rural agricole, soudainement ravalé à sa fonction productive, dès lors fondamentalement perçue à travers les aléas et soucis de sa gestion économique :

« M. Castagnède aimait avec passion (...) les sauvages étangs qui dorment le long des rivages rongés par l'océan Atlantique. (...) Il avait acheté une maison de campagne à Sainte-Eulalie-en-Born, village de la côte landaise, où les bois de pins sont coupés de paisibles et marécageux pâturages et que berce la plainte confondue des cimes onduleuses et du proche océan. (...) M. Castagnède s'étonna du goût que nous avions pour notre domaine d'Ousilanne, aux portes même de Bordeaux. Il comptait bien qu'à ma majorité, la mauvaise gestion de mes affaires par mon oncle rendrait inévitable la vente d'Ousilanne. « Alors, me dit-il, vous viendrez habiter Sainte-Eulalie... (...) Et moi, je considérerai dans mon cœur la basse maison girondine de mon enfance, l'allée du « tour du rond », les vignes soleilleuses, l'immobile vivier et la chapelle vêtue de lierre et de roses (...) Cependant, M. Castagnède se comparait à Pierre Loti : « Je gâte, nous dit-il, la Côte d'argent, comme Loti a gâté le pays basque – J'y attire du monde et il n'est plus rare de rencontrer, sur les routes forestières de Mimizan et de Biscarrosse, des limousines ensablées. »⁷

Dès lors la vieille maison de maître, le château castral, le manoir autrefois cœur du domaine viticole, ne sont plus objet d'attention autrement que par leur entretien et leur restauration. Alors que par le passé, la démolition de l'ancienne demeure pour rebâtir au goût du jour était la norme, on n'intervient généralement plus sur ces châteaux, villas et chartreuses que dans le but de les conserver et d'en figer les formes. Rarissimes sont en effet les créations d'authentiques résidences champêtres au XX^e siècle, si l'on excepte Lafont-Rochet à Pauillac dans les années 1960, dont le parti-pris architectural, celui « d'une chartreuse du XVIII^e siècle », montre à quel point le pastiche s'était alors imposé contre une authentique quête esthétique de ce qu'aurait pu être la maison des champs du XX^e et du XXI^e siècles. Or, si l'art de bâtir une résidence pour le maître s'est donc éteint, tandis que ce qui reste d'un héritage multiséculaire est au mieux conservé et fossilisé, il n'en va pas de même des chais, devenus l'objet d'une attention renouvelée et d'innovations majeures.

D. De la demeure aux chais : un déplacement du cœur humain du château

Dans la conception traditionnelle du domaine agricole girondin, les chais appartiennent à la catégorie de bâtiments que l'on qualifie de « communs ». Partie rustique et annexe s'opposant à la partie noble que représente la demeure d'habitation, leur apparence même signifie leur place. Quoique dans certains cas très imposants par leur masse globale, les chais sont en effet moins marqués par le répertoire de l'architecture savante (encadrements, arcatures, bossages, corniches, frises...) et, quand bien même celui-ci a été mobilisé par un architecte (Margaux, Beychevelle, Plassans, Peyronnet...), le concepteur a pris soin de jouer sur les volumes, les proportions et la moindre richesse des décors pour bien distinguer rang et hiérarchie entre la demeure et les « dépendances ». Par ailleurs, les chais traditionnels se distinguent très certainement de bon nombre d'autres communs. En raison du faible nombre et de l'étroitesse des ouvertures pratiquées dans les maçonneries, dans le but de limiter le contact avec l'air extérieur et aussi de conserver un faible écart de températures inter saisonnier, le chai présente un aspect fermé, opaque et intérieurement mal éclairé :

« Longs, bas, aux murs aveugles percés de portes étroites et de rares ouvertures en forme de meurtrières, ils abritent, en interminables files, les centaines de barriques

où vieillit le vin. Ces chais sont sans doute l'élément le plus impressionnant et le plus typique du château. Leur atmosphère, maintenue à température égale, leur confère une sorte d'immuabilité, de vie au ralenti, dans une pénombre qui contraste avec l'animation du cuvier au moment des vendanges ou avec le vrombissement des machines dans les hangars. Monde clos, le chai est seulement desservi par les ouvriers chargés de veiller au vieillissement du vin. » (Roudié, 1996)

Le XXI^e siècle devait apporter d'importantes innovations à ce schéma bien installé. Et tout d'abord par l'irruption soudaine d'une architecture en rupture totale avec les usages locaux. Il est sans doute impossible de dire à quel style, à quel courant esthétique, à quelle culture ou civilisation traditionnelle se rattachent les dernières créations dans le vignoble. De tels cadres de référence ont le plus souvent disparu. Est en revanche souvent convoquée, pour justifier ces très nombreux chantiers de rénovation, la nécessité d'adapter les bâtiments aux nouvelles techniques (Schirmer, 2020), ce qui est incontestable. Mais cette nécessité explique-t-elle la rupture paysagère et esthétique ? De ce point de vue, on ne trouvera en effet d'autre logique et d'autre référent commun à toutes ces créations que la subjectivité du geste architectural. Si l'on excepte le fait que tous les nouveaux chais sont par nature destinés à élaborer et élever des vins, souvent les plus prestigieux, qu'est ce qui relie entre elles les créations de Mario Botta à Faugères (2009) de Christian de Portzamparc à Cheval Blanc (2012), Jean Nouvel à La Dominique (2013) de Philippe Starck aux Carmes-Haut-Brion (2016) ? Tout au plus les matériaux (béton armé, béton ciré, acier, verre...), quoique là encore en rupture avec des siècles d'emploi de la pierre, de la chaux, du bois et de la tuile. Tout comme d'autres vignobles européens, Bordeaux s'inscrirait sur ce plan dans un jeu de miroir, plutôt paradoxal, avec les réalisations d'outre-Atlantique :

« C'est dans le Nouveau Monde que ces premières « cathédrales du vin » furent érigées. Au fur et à mesure de l'ouverture à la concurrence dans la deuxième partie du XX^e siècle, pour remplacer les châteaux en vieilles pierres inexistants et lutter contre la tradition si chère aux concurrents européens, les californiens (...) créèrent des caves d'architectures exceptionnelles avec des matériaux novateurs pour ce genre d'industrie » (Rouvellac, 2013).

L'innovation serait donc bien ici rupture. Il n'est plus possible en effet, pour la quasi-totalité de ces constructions, de les rattacher au vieil univers classique, latin et romaniste, à cet idéal antiquisant qui a si longtemps prévalu⁸. Et si d'une part il est impossible de repérer dans ces formes contemporaines un quelconque canon esthétique, en revanche la libre subjectivité du créateur est toujours revendiquée, signe tangible, pour certains, d'un basculement dans le « post-moderne » (Rouvellac, 2013). Plus que d'un « renouveau architectural » (Schirmer, 2020), ne faudrait-il pas alors parler d'une « révolution architecturale » ? Plaçant le vignoble et ses objets sous la direction du marketing international, cette révolution chercherait à attirer l'attention par la mise en scène privilégiée d'un bâti tranchant pour ne pas dire « clivant » dans les paysages, phénomène qui tendrait par ailleurs, pour certains, à dissoudre le terroir dans l'architecture (Rouvellac, 2013).

Document 2 : Le nouveau chai du château Faugères à Saint-Emilion, réalisé par Mario Botta en 2009.

Cliché : M. Réjalot, septembre 2021

Cette architecture spectacle, elle-même fréquemment aux mains de « starchitectes » (doc. 2), est un excellent moyen de faire parler de soi, de promouvoir et vendre à travers une « mise en récit » que la médiatisation tous azimuts via l'internet et les réseaux sociaux stimule et encourage chaque jour davantage. Associé à cette puissante dynamique médiatique et promotionnelle, l'essor de l'œnotourisme, encore balbutiant à l'orée des années 2000, a été si spectaculaire que le Bordelais s'est placé au premier rang des destinations œnotouristiques de l'hexagone dès 2009. Car il y a encore vingt-cinq ans, les chais traditionnels ne s'ouvraient que « *quelquefois pour les visiteurs* » (Roudié, 1996). C'était alors le maître des lieux ou le maître de chais en personne qui recevaient, le plus souvent à titre gracieux. Mais l'œnotourisme érigé en nouveau paradigme viticole exige une ouverture systématique à un public plus massifié. Il est fréquent désormais qu'une hôtesse dûment habilitée ou qu'un étudiant stagiaire en BTS tourisme facture à des « visiteurs clients » un maximum de « prestations », depuis la visite-dégustation la plus traditionnelle, jusqu'à la randonnée dans le vignoble, l'« assemblage de sa propre cuvée » et autres « expériences sensorielles » en passant par des jeux, animations, spectacles... Et il n'est plus rare qu'un restaurant, parfois étoilé, ait été incorporé au château (à Guiraud, La Dominique, Lafaurie-Peyraguey, Cordeillan-Bages, Troplong-Mondot, Candale, Smith-Haut-Lafite...). Bref une véritable révolution se produit : de la culture de la vigne, on glisse chaque jour davantage vers le « *vin objet de culture* » (Lignon-Darmaillac, 2020).

Signe possible d'une inversion dans l'ordre d'importance des bâtiments et à l'opposé de l'opacité ancienne, certains chais contemporains (Pédesclaux, Lynch-Bages, Gruaud Larose, La Dominique...) présentent des murs extérieurs aux larges surfaces vitrées, élément d'une « transparence » destinée à attirer l'œil du visiteur sur des intérieurs

longtemps soigneusement dissimulés. Quant à la maison d'habitation, et alors que les familles y résident de moins en moins, bien des demeures de maître sont devenues objet de commerce. On ne compte plus les transformations en gîte ou chambre d'hôtes, assez souvent haut de gamme : « *La renommée de Bordeaux est considérable. D'une façon générale, nombreux sont ceux qui veulent dîner et dormir au château. Ils sont prêts à payer très cher.* »⁹ C'est que là encore, largement mis en scène par une iconographie papier et numérique envahissante, un art de vivre dans le vignoble, ou supposé tel, plus ou moins associé à la « peopolisation » des « heureux propriétaires » est donc lui aussi, selon l'expression « monétisé ».

Conclusion

Notre époque construit et reconstruit beaucoup de chais en Bordelais mais ne sait plus édifier de château, pas même de résidence champêtre. Et le chai, plus que le château, est devenu le lieu d'une nouvelle théâtralité viticole, évidemment « conviviale », forcément « durable », mais surtout commerciale. Le vignoble attire toujours d'importants capitaux extérieurs, volontiers en quête, comme autrefois, d'un anoblissement symbolique à défaut d'être juridique. Néanmoins le capital financier converti en terre et immeubles est peut-être devenu plus soucieux qu'autrefois de rentabilité et de profits pécuniaires immédiats et moins de gratifications symboliques futures. Car il ne s'agit plus tant de dissoudre et de faire oublier une culture marchande dans une culture de la « classe de loisirs » (Veblen, 1899) érigée en art de vivre que de perpétuer une culture marchande sous les aspects d'un objet agrarien et patrimonial, lui-même perpétuellement reformaté en instrument commercial. Moins formés aux humanités et aux Belles-lettres qu'à la gestion, au marketing, à la comptabilité, les nouveaux maîtres du vignoble, en particulier dans sa partie la plus élitiste, qu'ils soient autodidactes des affaires, gestionnaires de patrimoine ou « managers » diplômés d'une grande école, ont d'abord pour but de « créer de la valeur » à partir de tout ce qui touche à l'univers de la vigne et du vin¹⁰. Chaque dimension matérielle ou idéale de l'objet « château viticole » est une ressource potentielle, susceptible d'accroche narrative, convertible en argent sonnante et trébuchant.

D'aucuns parleraient sans nul doute de « marchandisation » grandissante, exacerbée, du vignoble et de ses châteaux, de spectacularisation. Lentement, irrésistiblement, le *négotium* du capitalisme libéral remplace en tout lieu et en toute circonstance l'*otium* de la vieille France. Et ce qui reste de ce dernier (paysages, réceptions, art de vivre et décoration...) se transforme de plus en plus souvent en outil ou support d'un nouveau *business*¹¹ ? Dans certains châteaux, arts plastiques, arts musicaux et arts de la scène sont à leur tour régulièrement mis au service des stratégies communicationnelles marchandes. Un autre paradoxe, qui mériterait de nouveaux développements, est que cette multifonctionnalité agricole, esthétique, ludique, événementielle, médiatique et marchande grandissante du château viticole, serait d'autant plus performante que les propriétés en ont économiquement moins besoin. Dans les crus les plus modestes, qui subissent mévente et crise profonde, les moyens de la diversification des ressources sont peu abondants, parfois absents, et toujours moins performants. Enfin ces nouveaux propriétaires, culturellement très différents de leurs lointains prédécesseurs parlementaires inventeurs de ce qui est devenu le « château » viticole, pourront-ils recréer ou réinventer un art de vivre, « une œuvre de civilisation » ? Rien n'est moins sûr. Cependant, peut-être sont-ils déjà, involontairement et inconsciemment, les

pionniers et les inventeurs du « méga Disneyland viticole » que pourrait devenir le vignoble bordelais, si la dynamique actuelle se poursuivait dans les prochaines décennies.

BIBLIOGRAPHIE

- Alquié S. d', 1738, Les délices de la France, avec une description des provinces et des villes du royaume, Paris, G. de Luynes libraire
- Bériac J. P., 1994, « Avec l'usage d'un beau jardin... », in CERCAM, Maisons de campagne en Bordelais, Arts et Arts Éditeurs
- Butel P., 1991, Les dynasties bordelaises, de Colbert à Chaban, coll. Histoires et Fortunes, Perrin,
- Coste L., 1997, (Transcrit et présenté par) Un grand seigneur de l'Entre-deux-Mers sous la Fronde Livre de raison de François Arthus Le Comte, Documents d'Archives du Créonnais, S.A.H.L.C.
- Ellul J., 1969, Histoire des institutions Tome 3, Le Moyen Age ; PUF, 7^{ème} édition 1976 ; Tome 4, XVI^e-XVIII^e siècle, PUF, 6^{ème} édition.
- Figeac M., 2001, La douceur des Lumières, noblesse et art de vivre en Guyenne au XVIII^e siècle, Mollat.
- Gascon R., 1977, « L'Etat et la ville » in Braudel F. et Labrousse E. (dir.) Histoire économique et sociale de la France, tome I, de 1450 à 1660 Paris, PUF
- Lignon-Darmaillac S., 2020, « l'Énotourisme : de la culture de la vigne au vin objet de culture », in « Vins, vignes et vigneron, quelles transitions ? » Pour, N° 237-238
- Pernoud R., 1947, Les origines de la bourgeoisie, Que sais-je ? PUF.
- Pijassou R., 1980, Un grand vignoble de qualité, le Médoc, Paris, Taillandier.
- Rabreau D., 1994, Préface in CERCAM, Maisons de campagne en Bordelais, Arts et Arts Éditeurs.
- Roudié Ph., 1996, « Vins de Bordeaux, vins de châteaux », In Aubin G., Lavaud S. Roudié Ph., Bordeaux vignoble millénaire, l'Horizon Chimérique.
- Réjalot M., 2003, Le modèle vitivinicole bordelais dans sa filière, un idéal français dans la tourmente, thèse de Géographie sociale et culturelle, CERVIN, Université M. de Montaigne Bordeaux III.
- Réjalot M., 2020, « Le château viticole, origine et signification », in Schirmer R. (dir.) Bordeaux et ses vignobles, un modèle de civilisation, Éditions Sud-Ouest.
- Roudié Ph., 1988, rééd. Féret, 2014, Vignobles et vigneron du Bordelais (1850-1980) éditions du CNRS.
- Rouvellac E., 2013, « La dissolution des terroirs et des territoires viticoles dans l'architecture des domaines viticoles », Sud-Ouest Européen, n° 36.

Schirmer R., 2020, « Un renouveau architectural dans le vignoble » in Schirmer R. (dir.) Bordeaux et ses vignobles, un modèle de civilisation, Éditions Sud-Ouest

Veblen Th., 1899, trad. Française Gallimard, 1970, *The theory of the Leisure Class*, Macmillan.

NOTES

1. <http://www.vinsvignesvignerons.com/Lexique/AOC-ou-AOP>

2. Pline le Jeune, *Épîtres*, I. 9.6

3. François Mauriac, *Commencement d'une vie*, 1932

4. Jean Balde, *La maison au bord du fleuve*, 1937. Notons qu'en associant la chartreuse à la « retraite », l'auteur valide l'étymologie donnée au vocable de chartreuse appliquée à une demeure rurale, par l'analogie avec la retraite monacale, soit *l'otium religiosum* (Voir infra)

5. Du XVI^e au XVIII^e siècles, les expressions pour désigner en Bordelais le phénomène de la construction rurale bourgeoise se multiplient : « bourdieu », « maison des champs », « maison de campagne », « maison de plaisance », « résidence champêtre », « demeure de campagne », « chartreuse », « pavillon », d'autres encore. Quoique s'inscrivant toutes dans un même processus général socio-agro-économique, les unes renvoient plutôt à un usage et des fonctions, les autres à un type architectural.

6. Montaigne, *Les essais*, XXI, cf Sénèque, *De beneficiis*, XXXVIII

7. François Mauriac, *La robe prétexte*, 1914. Le lecteur aura reconnu, dans ce « domaine d'Ousilanne », une allusion directe, notamment par le détail des aménagements - dont la chapelle - au très réel « château Lange », à Gradignan, propriété d'Irma Coiffard, grand-mère de l'écrivain.

8. Le cas du chai souterrain du château Lafite-Rothschild, créé en 1987 par l'architecte néo-classique Ricardo Bofill, par ailleurs et fort logiquement « invisibilisé » dans le paysage rural, serait donc l'exception qui confirme la règle.

9. Maxine Colas, fondatrice de *France Wine Châteaux*, interrogée dans Sud-Ouest, 20 avril 2010

10. A ce titre, la prise de contrôle du château d'Yquem par le groupe LVMH en 1996, évinçant de la gestion la lignée des Lur-Saluces, serait un cas d'école.

11. On ne peut s'empêcher de songer ici aux effets induits et recherchés par le classement de la juridiction de Saint-Emilion au patrimoine mondial de l'UNESCO en matière de flux touristiques.

RÉSUMÉS

Le « château viticole », une des singularités du vignoble bordelais que l'on peut considérer comme traditionnelle, fait cependant l'objet d'innovations récentes. Dans la longue durée, le caractère traditionnel se perçoit à travers la construction d'un objet géographique doublé d'un concept de viticulture, entre le XVI^e et le XX^e siècles. Cette lente mise au point du château viticole s'inscrit tant dans une culture matérielle qu'une culture idéelle, assez constantes et durables, que l'on qualifiera de latine ou romaniste, valorisant *l'otium*. Ces cultures sont spécifiques de l'univers intellectuel d'une certaine bourgeoisie française moderne refondatrice du vignoble. A l'époque contemporaine, la continuité de cette tradition s'observe une bonne part du XIX^e siècle. Mais le XX^e et surtout le XXI^e siècles introduisent des innovations et des ruptures

radicales dans ce schéma classique. Ces changements se lisent dans la spécialisation viticole du domaine et plus encore dans l'inversion du rapport à l'art de bâtir, relativisant l'importance de la partie noble au profit des communs. Les chais deviennent le nouveau cœur d'un véritable complexe marchand, traduisant probablement le renversement du système de valeur dans lequel s'inscrit la société viticole, désormais au service accru du *négotium*.

The « château viticole », one of the singularities of the bordeaux vineyard, that we can consider as traditional, is however the object of recent innovations. In the long term, between the 16th and the 20th centuries, traditional character is noticeable through progressive construction of a geographic objet doubled by a viticultural concept. This slow focus of the « château viticole », is expressed not only in a material culture but is also linked to an intellectual culture, that we can define as latin, romanist, valuing non only business but equally *otium* and *serenitas*. This romanist tradition is specific to a certain french modern bourgeoisie, founder of a new vineyard. In contemporary times, the persistence of this tradition is still valid for the most part of the 19th century. But during the 20th and especially the 21st century, innovations and radical ruptures are introduced in this classic scheme. These changes are visible in the viticultural specialization of the estate, and moreover in the inversion in the art of building, reletivizing the importance of the noble part for the benefit of the château outbuildings. Reversal sign of the value system in which fits the viticultural society, cellars become the heart of a real and new merchant complex, overvaluing *negotium*.

INDEX

Keywords : Vineyard, Bordeaux, Culture, Château, Villa, Cellars

Mots-clés : Vignoble, Bordeaux, Culture, Château, Villa, Chais

AUTEUR

MICHEL RÉJALOT

Maître de conférences en Géographie à l'Université Bordeaux Montaigne, Centre d'Etude des Mondes Modernes et Contemporains (CEMMC) et Institut des Sciences de la Vigne et du Vin (ISVV)

UFR Sciences des Territoires et de la Communication - Département de Géographie Esplanade des Antilles, Domaine Universitaire, 33 607 Pessac cedex.

Michel.Rejalot@u-bordeaux-montaigne.fr